N° 268.

ESSAI

SUR

LES ERREURS EN MÉDECINE

RÉPANDUES

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-VIENNE,

ET SUR LEURS DANGERS ;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 30 août 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR J. BORIANNE, de Château-Ponsac,

Département de la Haute-Vienne ;

Bachelier ès-lettres et Bachelier ès-sciences ; ancien Élève interne de l'hospice civil et militaire de Limoges.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.
LA FONTAINE, liv. 9, fab. 6.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA, *Suppléant.*
Physique médicale	PELLETAN, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN, *Président.* / ROUX, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud, *Examinateur.*	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc, *Suppléant.*
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart, *Examinateur.*	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A MES ONCLES,

MONSIEUR BORIANNE,

Chef de bataillon en retraite,

ET

MONSIEUR CHALIFOUR,

Curé de Roussac.

A MA TANTE.

Comme un faible témoignage de respect et de reconnaissance pour tous les sacrifices qu'ils ont faits pour moi.

J. BORIANNE.

AVANT-PROPOS.

Incertain sur le choix du sujet de mon acte inaugural, j'aurais pu, comme on le fait journellement, prendre pour sujet quelques maladies qui se sont dans le cours de mes études le plus souvent offertes à mon observation; mais quelle est celle des maladies qui n'ait été traitée avec plus de succès que je ne l'aurais pu faire? Frappé depuis long-temps des graves inconvéniens qui résultent des erreurs et préjugés en médecine répandus dans le département de la Haute-Vienne, j'ai cru pouvoir les signaler comme le moyen le plus sûr pour les détruire. L'entreprise est difficile pour moi et épineuse; l'ignorance, le fanatisme, la superstition, sont des ennemis qu'il me faudra combattre et ménager en même temps. Je ne prétends point faire la guerre aux individus, mais aux actions, à la routine, et cela sans esprit de haine, de parti et de jalousie. Je serai forcé de parler de choses bien ridicules, bien dégoûtantes; mais on vou-

dra bien me les pardonner, eu égard à mes intentions. Heureux si par mes efforts je puis arracher quelques victimes à l'ignorance, être utile à mon pays, et mériter les suffrages de mes juges! Je croirais alors avoir rempli dignement ma tâche.

ESSAI

SUR

LES ERREURS EN MÉDECINE

RÉPANDUES

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-VIENNE,

ET SUR LEURS DANGERS.

Dès l'origine du monde, le premier pas que l'homme fit dans la vie fut marqué par une erreur. *Errare humanum est* est donc une des plus justes et des plus anciennes devises. Aussi de tout temps les savans ont reconnu que l'erreur était attachée à la condition humaine, qu'elle vieillissait avec l'homme, qu'elle le suivait pas à pas dans toutes ses actions comme un mauvais génie. C'est une vraie contagion qui attaque jeunes et vieux, pauvres et opulens, qui frappe et ternit toutes les conditions, tous les arts, toutes les sciences. Eh! pourrait-il en être autrement, quand le sentier de la raison peut seul nous conduire à la vérité, tandis qu'à chaque pas nous rencontrons mille routes qui nous conduisent à l'erreur? Ici c'est l'ignorance, la faiblesse de l'es-

prit humain, le défaut de jugement, l'autorité; là, la routine, la superstition, les préjugés, tout autant d'ennemis armés sans cesse contre la raison humaine. Des philosophes de la plus haute antiquité ont reconnu combien les erreurs pouvaient être dangereuses, et ont cherché à les détruire en les signalant et en montrant toute leur absurdité. Socrate (Voyage d'Anacharsis) résolut de détruire, à Athènes, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte du genre humain. Il consacra tous les momens de sa vie à ce glorieux ministère avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour du bien public. Mais l'histoire nous apprend quelle récompense lui décernèrent pour ses généreux efforts ses ingrats concitoyens. Dans un temps moins éloigné du nôtre, Galilée fut regardé comme un impie, comme un athée, et précipité dans de noirs cachots pour avoir voulu avancer que la terre tournait, vérité que personne ne conteste aujourd'hui.

Aucune science, avons-nous dit, n'est exempte d'erreurs; nous ne nous occuperons ici que de celles en médecine, science qui en est des plus infectées, parce qu'elle repose sur une multitude de faits difficiles à observer et de traditions inexactes et fausses. Des mortels que les hommes avaient mis au rang des dieux, *Pythagore*, *Hippocrate* lui-même, ont payé à l'erreur cette espèce de tribut, et plusieurs préjugés existant de nos jours ont été émis par ces grands hommes. Dans toutes les sectes qui ont professé l'art de guérir, dans toutes les écoles qui se sont succédé jusqu'à nos jours, des erreurs et des préjugés sont sortis de leur sein, et de là se sont répandus dans le monde, où on les retrouve à chaque pas. Notre siècle lui-même en enfante, et si nous rions des erreurs où sont tombés ceux qui nous ont précédés dans l'art de guérir, peut-être nos neveux regarderont comme erreurs et préjugés ce qui nous paraît aujourd'hui des vérités, du positif, et riront à leur tour.

Il est peu de départemens en France où les préjugés et les erreurs en médecine soient aussi enracinés que dans le département de la Haute-Vienne; cela tient au manque de lumières et d'instruction, au fanatisme qui règne dans les campagnes et dans les villes. En parcou-

rant ce département, en étudiant les mœurs et les coutumes de ses habitans, on y découvre des préjugés dignes des siècles de barbarie; on se croirait au temps où la médecine était pratiquée par les prêtres d'Esculape ou par les moines ignorans du douzième siècle, qui s'arrogeaient seuls ce glorieux ministère. Ces moines, soit par préjugé, soit par aversion ou paresse, négligeaient l'étude des sciences profanes et ne cherchaient point à approfondir les causes des phénomènes de la nature. Au lieu d'employer les médicamens ordinaires, dans toutes les maladies, ils avaient recours à l'eau bénite, aux prières, aux jeûnes, aux neuvaines, aux reliques, à des cérémonies imposantes propres à exalter l'imagination de ceux qui venaient les consulter. Pour assurer leur empire aux dépens de l'ignorance et de la superstition qu'ils répandaient avec usure, ils se disaient seuls tenir de Dieu le pouvoir de percer l'avenir. C'est à la colère de Dieu qu'ils attribuaient les maladies, et leur guérison à ses bienfaits. Si le malade succombait, c'est un criminel, disaient-ils, sur lequel Dieu appesantit tout son courroux (1). Eh bien! parcourez le département de la Haute-Vienne, vous y trouverez ces absurdes et ridicules pratiques. A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne de chercher à rabaisser les rites de notre religion! loin de là mes intentions, je dirai seulement: *Non est hic locus.* Ce ne sont plus les prêtres qui professent maintenant de semblables erreurs; le clergé, de nos jours, instruit, proteste au contraire contre ces misères, qu'il traite de superstition; et si malgré le siècle éclairé où nous vivons quelques-uns de ses membres abusent encore du peuple toujours crédule, et osent faire revivre des absurdités auxquelles l'ignorant seul peut ajouter foi, telles que d'exorciser le démon, d'être en communication avec lui, je l'avoue, le nombre en est bien faible, et toutes ces pratiques ridicules sont devenues l'apanage des commères, des vieilles femmes et des savans de village.

Un grand mal pour le médecin, c'est que tout le monde veut par-

(1) Histoire de France par les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maure, vol. 3, p. 165.

ler, raisonner et pratiquer la médecine pour avoir lu quelque vieux bouquin, retenu quelques vieilles formules; heureux si les personnes qui possèdent de tels moyens ne critiquent pas l'homme de l'art, et ne se croient pas plus instruites que lui. Nous demanderons à ces faux docteurs s'ils joignent à des dispositions naturelles des études accessoires d'une utilité indispensable; à la théorie des maladies joignent-ils l'observation au lit du malade? connaissent-ils l'organisation du corps humain? ont-ils égard aux lieux, aux sexes, à l'âge, aux tempéramens? Toutes ces connaissances leur sont étrangères, et ils prétendent cependant posséder à fond l'art de guérir; n'ayant pour eux que la routine et des préjugés inventés par la superstition, ils prétendront vous délivrer de la pierre de la vessie au moyen de tisanes diurétiques; d'un cancer, en le couvrant avec de la chair de veau ou de *crapaud*, croyant par là le nourrir et l'empoisonner. Une plaie simple qu'une réunion par première intention aurait guérie en trois ou quatre jours, ils vous la couvriront d'*herbe à la coupure*, de grande consoude, de persil. Un *rebouteur*, sans savoir seulement le nom de l'os qui est cassé ou luxé, sans connaître un mot d'anatomie, vous traitera une luxation pour une fracture et *vice versâ*, exercera des tractions à *tort* et à *travers* sur un membre, tout en accompagnant cela de signes de croix et de paroles mystérieuses. On vous guérira d'une ophthalmie en vous soufflant à jeun trois fois dans l'œil. Pour une fièvre intermittente, on vous commandera de vous lever à quatre heures du matin, et d'aller boire à une fontaine exposée au soleil levant. Pour un abcès, il faut attendre, dira-t-on, qu'il soit mûr et le laisser s'ouvrir de lui-même. De là une large surface désorganisée, un vaste foyer purulent, peut-être même un épanchement dans une cavité où il pourra déterminer les accidens les plus fâcheux. Pour un panaris, on fait le même raisonnement que pour l'abcès, et on attend la sortie des os des doigts. D'autres, et ceux-là parviennent à faire avorter quelquefois la maladie, pratiquent sur les parties latérales du doigt malade une incision avec un rasoir, extraient une partie des ligamens ou des tendons : vous êtes guéri, disent-ils alors,

voilà le panaris que je viens d'extraire : vous en êtes quitte cette fois au moins pour une ankylose. Une autre classe de médicastres plus ignorans, et par conséquent plus à redouter, emploiera des moyens plus ridicules encore. Vous avez la fièvre, buvez le vin de la messe, vous diront-ils. Les dents vous font mal, tirez la corde des cloches avec les dents. Vous avez un rhumatisme, allez à Saint-Martin, baignez-vous dans sa fontaine. Les meuniers ont le pouvoir de vous guérir d'une angine, n'importe laquelle, en *vous râclant le gosier*, selon leur expression, avec un pinceau imbibé d'eau de rivière; les charpentiers, celui de guérir un anthrax ou de le faire avorter en faisant des signes de croix avec leur cognée et en feignant de frapper sur la tumeur. Une commère, si vous vous faites mal au ventre par suite d'une chute, vous le *pétrira* en disant que la toile du ventre est rompue. Une femme sera-t-elle depuis long-temps dans les douleurs d'enfantement, on mettra sur son ventre le bonnet de son mari; pour hâter la délivrance, on lui fera souffler dans les mains. Pour s'assurer que l'enfant n'est point mort dans le sein de sa mère, une commère *récite* une prière mystérieuse, et si elle ne s'est point trompée en priant, on en conclut qu'il n'est arrivé aucun accident à l'enfant. Si la poche des eaux n'est pas rompue et qu'elle retarde l'accouchement, la matrone la frotte avec un grain de sel, qui doit la faire rompre aussitôt. Tels sont les ridicules moyens avec lesquels l'ignorant prétend combattre une maladie. Pendant qu'on les met en exécution, le mal empire, le malade s'épuise; on a recours alors à l'homme de l'art, mais il est trop tard, le sort en est jeté, la mort arrive. On s'en prend à la science et au médecin, et dans son aveuglement et ses vieilles routines, le vulgaire ne peut même découvrir la vraie cause du coup qui vient de frapper son semblable, l'erreur. Nous avons aussi dans notre département quelques prêtres qui exorcisent le démon. Je m'abstiendrai de toute réflexion à ce sujet; qu'il me soit permis seulement de raconter une anecdote qui sera en même temps une autorité qu'on ne pourra point révoquer en doute en pareille circonstance. Voici comment procédait un respectable curé de Saint-Sulpice envers les convulsionnaires de sa pa-

roisse. J'engage nos exorciseurs à agir comme ce digne prélat, et on ne verra pas tant de jongleries et de crédules. « Une personne, s'étant « avisée de faire ses tours de *gobelet* dans une chapelle de son église, « M. L..... accourut auprès d'elle, se fit apporter le bénitier, le lui « renversa tout entier sur la tête, en lui disant : Je t'adjure au nom « de Jésus-Christ de te rendre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi « je t'y ferai conduire de force. L'exorcisme opéra, le démon se « sauva à toutes jambes et ne reparut plus (1). »

Le préjugé le plus généralement répandu, c'est le doute où l'on est sur la certitude de la médecine, cela vient de la vanité, de l'irréflexion ou d'un préjugé mal entendu; tant qu'on se porte bien, on se moque du médecin; mais tombe-t-on malade, on voit ces prétendus esprits forts recourir à lui avec empressement, et dépouiller toute leur vanité devant l'homme de l'art.

Une autre erreur, c'est de croire que le médecin peut guérir de tous les maux. Donnez-moi un remède ! je souffre, guérissez-moi ; voilà ce que vous demandera un malade : cependant cela n'est pas toujours facile, et il est quelquefois aussi impossible à l'homme de l'art de remédier à certaines affections qu'il lui est impossible de vous remettre un membre emporté par un boulet de canon. Si vous attendez tout d'un régime long-temps continué comme pouvant seul amener un changement utile dans l'économie atteinte d'une maladie chronique, et si vous ne prescrivez à votre malade que des moyens faciles et innocens, accessoires du régime sur lequel vous fondez votre réussite, il suivra pendant quelque temps vos ordonnances ; puis, dégoûté de ne point voir d'effet marqué, il se livrera entre les mains des charlatans, écoutera toutes les absurdités que lui débitera chaque commère, et adoptera aveuglément les moyens que lui proposeront les personnes les plus étrangères à la science.

La plupart des malades vous accablent toujours de cette question:

---

(1) Salgues, Erreurs répandues dans le monde.

Monsieur, ma maladie est-elle dangereuse ? En ai-je encore pour long-emps? Le médecin ne peut répondre qu'approximativement à cette question. S'il garde le silence cependant, ou s'il porte un prognostic faux, vous vous imaginez qu'il a méconnu votre maladie, et de là des craintes sur son issue, des doutes sur le savoir de votre médecin. Vous lui retirez votre confiance, cette confiance qui, dans quelques cas, peut être si avantageuse pour le malade. Dites-moi, quand vous avez fait vos semailles, pourriez-vous me promettre une abondante récolte? Non, certes; car jusqu'à ce qu'elle soit dans vos granges, une pluie, une gelée, un ouragan, au moment même où elle allait combler toutes vos espérances, peut détruire en un instant tout le fruit de vos travaux. Eh bien ! de même mille circonstances qu'il n'est pas toujours permis de prévoir peuvent survenir dans le cours d'une maladie et rendre faux le prognostic que le médecin aurait pu porter.

A chaque instant vous entendez des personnes vous dire : Si je dois mourir, l'art du médecin est impuissant ; et dans cette pensée, que l'ignorant seul peut partager, elles refusent tous les soins de l'homme de l'art. D'autres, par un excès de piété qu'on doit taxer de fanatisme, vous diront : Mes jours sont comptés, rien ne peut reculer le terme fatal, et il est impossible de sauver celui que Dieu appelle à lui. « Cependant celui qui se pend, s'empoisonne, abrége des jours qui « auraient pu durer long-temps. L'homme est né pour vivre, et ce « n'est qu'après avoir parcouru sa carrière qu'il doit succomber de « cette mort naturelle dépendant de l'épuisement des principes de la « vie et qu'il est impossible à aucun art de détourner. Mais dans toutes « les maladies qui surviennent avant l'existence de cet anéantissement « des forces, l'art de la médecine, sans être infaillible, pourra tou- « jours être utile. » (*Primerose.*)

Une erreur qui peut être bien préjudiciable à un malade, c'est de n'appeler le médecin qu'à la dernière extrémité, lorsque tous les moyens des commères auront été mis en usage, et que le mal aura continué à faire des progrès : c'est vous qui êtes chargé alors de ré-

tablir une santé compromise par des empiriques ou des moyens incendiaires. D'autres, se fiant sur ce que la maladie est récente, ne croiront point qu'il est urgent d'appeler un médecin, et la mort arrivera au moment où ils s'y attendront le moins. Voici un fait qui m'est personnel et qui prouve combien la négligence et l'ignorance peuvent être préjudiciables. Il y a un an, à peu près, je reçois à Paris une lettre de mon pays, où on me demande un remède « pour une « femme de vingt-deux ans atteinte tout à coup d'une douleur vive au « ventre, de vomissemens continuels de matières stercorales, de cessa- « tion subite de déjections alvines, et portant une tumeur près les par- « ties génitales. » Il me fut facile de reconnaître à ces détails une hernie étranglée; je m'empressai de répondre et de recommander d'appeler sur-le-champ un médecin, si toutefois il en était temps encore, mais qu'il était à présumer que si on ne l'avait fait déjà la malade devrait être morte à la réception de ma lettre. C'est ce qui était arrivé; elle avait succombé au cinquième jour de sa maladie. N'est-il pas à présumer que si un homme de l'art eût été appelé à temps, il eût pu conserver les jours de cette malade et rendre une mère à ses enfans?

Une habitude qui peut induire le médecin en erreur et avoir pour le malade de graves résultats, c'est celle où l'on est d'envoyer un tiers consulter un médecin pour une personne qui est malade. Comment peut-on faire de la médecine par un tiers? Le médecin expérimenté peut se tromper sur le siége, sur la nature de la maladie, même au lit du malade, et vous voulez qu'il vous donne des moyens curatifs pour un malade qu'il n'a pas vu, pour un mal que vous ne connaissez pas, que vous n'êtes pas même en état de juger? Un charlatan ne manquera pas d'ordonner, peu lui importe, bien ou mal, pourvu qu'il vende et débite ses drogues; mais un vrai médecin doit s'abstenir, en pareille circonstance, de rien ordonner, sauf à être exposé à se tromper; car comment peut-il juger de la maladie à laquelle il a affaire par le récit des parens qui viennent vous consulter, qui vous disent ce qu'ils pensent, et non ce qui est?

Il est cependant des personnes qui, ne cherchant que des dupes et

leur intérêt, ne font la médecine que par des tiers; que de victimes ne doivent-elles pas immoler à leur ignorance! Il serait à désirer que l'autorité fît justice de pareilles gens; mais il est de ces empiriques qui, comme nous le disait dans un de ses cours un des célèbres professeurs de cette École, par ce genre honteux de spéculation, sont à la tête d'une fortune qui semble les mettre en quelque sorte au-dessus des rigueurs des lois et de la critique; ce n'est qu'en dévoilant leurs sordides procédés et en éclairant le peuple qu'on parviendra à faire rentrer dans le néant cette foule d'empiriques auxquels on ne doit que le mépris. Pendant les vacances dernières, j'ai été consulté bien des fois par des tiers pour certaines maladies auxquelles il m'aurait été impossible quand même j'en aurais eu la volonté, de prescrire la moindre ordonnance d'après les détails qu'on me fournissait; l'un me disait : Ma femme a la fièvre, que faut-il lui faire? Ce sont des vents, des vers, la bile qui tourmentent mon fils; donnez-moi un remède. De bonne foi, peut-on juger d'une maladie avec de semblables renseignemens? Voici un exemple qui est à l'appui de ce que je viens de dire. Une personne vint me consulter pour sa femme, qui, selon lui, était malade, parce que ses règles ne coulaient pas; elle avait, disait-il, continuellement mal à la tête et un refroidissement dans les membres. Pour contenter cette personne, je lui dis de faire prendre des bains de pieds, de siége à la malade, et je prescrivis quelques tisanes emménagogues, ne voulant point ordonner autre chose avant de l'avoir vue. Appelé quelque temps après pour donner des soins à une autre personne dans le même village, je fus prié de voir la malade en question. Quelle fut ma surprise, après avoir interrogé cette femme, examiné et avoir pris quelques renseignemens des assistans, de rencontrer chez elle un commencement d'aliénation mentale, un commencement de paralysie, avec diminution du sentiment et du mouvement dans le bras et la jambe du côté gauche. Cette affection avait été traitée jusqu'alors pour un rhumatisme par les uns, pour une suppression des règles par d'autres. Je dois dire qu'aucun homme de l'art n'avait vu la malade, que des médicastres seuls l'avaient médi-

camentée. Les maux de tête et la roideur aux membres dataient chez elle d'une chute sur la tête, faite depuis un an, d'un endroit fort élevé. Quoique la tête ne présentât à l'extérieur aucune lésion, il était impossible de méconnaître une affection cérébrale, soit une compression, soit un ramollissement. Je proposai un vésicatoire, un séton à la nuque, mais ce fut prêcher dans le désert. J'ai su depuis que la maladie continuait à faire des progrès, mais lentement, et que la malade avait refusé jusqu'alors de se soumettre à un homme de l'art.

Le vulgaire est toujours disposé à attribuer la guérison de ses maladies au surnaturel, à une force magique, à des paroles mystérieuses, lorsqu'il lui est impossible d'en deviner la cause. Si cette erreur n'existait que chez les gens de la campagne, chez celui que son éducation n'a pas mis à même de distinguer le vrai de l'absurde, passe encore; mais que dire quand on voit des personnes que leur rang, leur fortune, leur instruction devraient mettre au-dessus du commun, y ajouter foi et le professer aux yeux du vulgaire, qui ne manque pas alors d'y croire avec plus de ferveur, puisque ces erreurs découlent d'une source au-dessus de lui? Sur plusieurs faits qui sont à ma connaissance et qui prouvent combien l'homme est crédule, je vais en citer un, que je peux donner comme authentique. Un notaire des plus respectables est appelé dans un village pour recueillir les dernières volontés d'un mourant. Depuis quelque temps ce digne magistrat était atteint d'une fièvre intermittente dont il fut pris d'un accès au moment même où il rédigeait l'acte testamentaire. Dans le même village se trouvait un médicastre dont la réputation se répandait dans tout le canton; voyant trembler M. D...: Vous avez la fièvre, lui dit-il; eh bien! vous ne l'aurez plus, c'est moi qui vous le promets. Effectivement M. D... fut guéri, et attribua sa guérison, ainsi que tous les assistans, au pouvoir surnaturel du devin du village, dont on citait déjà une infinité de faits merveilleux. Tout en admettant l'effet que peut produire sur le moral d'un malade des paroles prononcées d'un ton prophétique, un médecin n'aurait vu rien de surnatu-

rel dans cette cure. Ce n'est point à la puissance du médicastre, mais à la confiance du malade qu'on doit l'attribuer, ou à une infinité d'autres causes. En effet, ne voyons-nous pas tous les jours des fièvres intermittentes qui avaient résisté à tous les secours de l'art, disparaître sous l'influence de quelques passions, telles que la joie, la crainte, en apprenant un malheur ou une bonne nouvelle? Ne voyons-nous pas journellement dans les hôpitaux des malades guéris de fièvres intermittentes par suite seulement d'un changement de lieu? Ainsi de ce que vous ne savez pas pourquoi et comment vous avez été guéri, c'est une erreur ridicule de croire que votre cure tient du magique et du surnaturel.

Si le peuple se montre crédule pour toutes ces absurdités, par la même raison il ne veut point croire aux moyens les plus efficaces dont on a reconnu les bons effets dans toutes les circonstances. C'est une suite nécessaire de son ignorance. L'ignorant ne sait pas plus pourquoi une chose serait bonne qu'il ne sait pourquoi une autre serait mauvaise. Croirait-on qu'après des millions d'épreuves et un siècle d'expérience, la vaccine, qui arrache tous les ans un grand nombre d'enfans à la mort, à la plus horrible défiguration, à la cécité et à mille maux qu'entraîne avec elle la variole, trouve encore des détracteurs? Quand un enfant a été vacciné, s'il lui survient quelques accidens, même long-temps après, on ne manque pas d'en rejeter la faute sur la vaccine, les uns parce qu'ils s'imaginent qu'on a inoculé en même temps un autre virus à leur enfant; les autres, parce qu'ils croient que la variole est une humeur qui doit sortir. Voici un fait qui prouve combien on est injuste envers la vaccine. M. N***, habitant depuis huit ans une rue des plus étroites et des plus malsaines de la Cité, est père de trois enfans. L'un, âgé de dix-huit ans, qui est né à la campagne et l'a habitée depuis l'âge dix ans, et qui avait eu dans son enfance une variole bénigne, est florissant de santé; l'autre, qui habite la Cité depuis sa naissance et qui a été vacciné, est atteint depuis près de trois ans d'une ophthalmie scrophuleuse qui a résisté à un traitement méthodique, auquel cependant on n'a pas as-

socié les moyens hygiéniques, c'est-à-dire le changement de lieu. Croirait-on que le père de cet enfant attribue au vaccin un effet qu'on ne peut rapporter qu'à l'insalubrité du lieu qu'il habite, et que, dans cette fausse conviction, il s'obstine à ce que son troisième enfant ne soit point vacciné? Heureux si son erreur n'est point préjudiciable à ce dernier!

Il est généralement admis par les gens étrangers à la médecine qu'une fracture doit toujours être consolidée en quarante jours. Aussi, si au bout de ce temps le médecin ne lève pas l'appareil, et si le malade ne peut pas se servir de son membre comme il le faisait avant l'accident, on ne manque pas de dire, ainsi que toutes les commères, que la fracture a été mal réduite, qu'il faut voir un autre médecin, ou plutôt un médicastre. On vous juche alors le malade, quand bien même la fracture existerait aux membres inférieurs, à cheval, à califourchon, et on va trouver un *rebouteur*, qui ne manque pas de dire comme vous que vous *avez été mal arrangé*, qu'il *vous faut recasser* la jambe. Si le charlatan se contentait encore d'appliquer seulement un nouvel appareil. Mais comme il faut mettre de l'importance à ce qu'il dit, et passer pour avoir fait quelque chose, des tractions sur le membre sont exercées en divers sens; le cal, mal consolidé, est détruit, si toutefois il ne l'a pas été déjà par les mouvemens du cheval; un nouvel appareil est appliqué, quarante jours il vous faut garder le lit. Heureux encore si au bout de ce temps vous êtes quitte sans difformité!

Une maladie assez commune aux femmes de mon département, c'est le *prolapsus de l'utérus;* cette infirmité tient au genre de travail des femmes de la campagne, qui est généralement pénible, à l'ignorance des matrones qui les assistent dans leurs couches, à l'imprudence qu'elles commettent en se levant et en reprenant trop tôt leur travail. Très-souvent trois ou quatre jours après leurs couches il en est qui, par une piété mal entendue, se rendent quelquefois fort loin pour faire leurs relevailles, restent des heures entières à genoux sur le pavé humide d'une église, et de là, outre l'infirmité dont nous avons déjà parlé, des douleurs rhumatismales, des suppressions de lochies, des engorgemens des glandes mammaires, des suppressions

de lait, etc., etc. Les maladies des parties génitales de la femme sont entièrement du ressort des commères; une pudeur mal placée fait que l'homme de l'art n'est jamais consulté dans pareils cas; et le serait-il, on jugerait ses avis inférieurs à ceux d'une matrone. Un médecin de mon pays consulté il y a quelque temps sur le moyen de guérir une femme d'un prolapsus de l'utérus, lui prescrivit de porter un pessaire. La malade allait se rendre à ce conseil, lorsqu'une commère survint, et lui dit qu'elle se chargeait de la guérir sans le secours du médecin au moyen d'un secret qui lui réussissait toujours. Voici l'appareil ridicule qu'elle employa : Un morceau de vieux chapeau appartenant au mari de la malade, roulé en forme de cône, et recouvert d'un ruban qu'avait porté la femme le jour de son mariage, fut introduit dans le vagin et maintenu au moyen d'un suspensoir. Cet appareil, qui remplaçait assez mal, à la vérité, l'effet d'un pessaire, réussit à délivrer la malade de son infirmité; mais ne croyez pas que ce soit à l'appareil que le vulgaire attache la guérison, vous seriez dans l'erreur; c'est au morceau de chapeau du mari et à la ceinture de mariage. Si vraiment je ne conservais l'espoir de détruire de semblables erreurs en les dévoilant, je craindrais de paraître ridicule aux yeux de mes juges; ils voudront bien me pardonner ces puériles détails, eu égard à mes intentions.

Les maladies des parties génitales chez la femme sont entièrement, avons-nous dit, du ressort des commères; il en est une cependant qui est tout à fait abandonnée à elle-même : je veux parler de la maladie vénérienne. Soit par une pudeur déplacée, soit par rapport à une sorte d'infamie qui y est attachée, les personnes de la campagne attaquées d'une affection semblable souffrent dans le silence les douleurs les plus cuisantes, et conservent pendant des années entières un mal qui, par les ravages qu'il a faits sans qu'on lui ait opposé la moindre résistance, est devenu au-dessus des ressources de l'art, et empoisonne pour la vie des jours que le médecin eût pu rendre heureux et nécessaires à une famille. Aussi pourquoi vouer au mépris et à l'indignation publique une personne dont tout le crime est d'a-

voir été trop faible, malheureuse ou trompée dans ses amours? Est-elle dépouillée pour cela des brillantes qualités qu'elle pouvait posséder auparavant? Ne peut-elle plus être bonne fille, excellente mère, tendre épouse? Plaignons-la donc, donnons-lui des consolations, puisqu'elle souffre; mais ne la rejetons pas du sein de la société.

Une erreur que la médecine a long-temps partagée est celle d'attribuer à une envie, à un effet de l'imagination de la mère pendant la gestation, des difformités, des signes, des excroissances, des taches qu'un enfant porte en naissant; la mère se rappelle, mais toujours après l'accouchement, d'avoir eu envie, par exemple, de fraises, de cerises, de vin, suivant que la marque que porte l'enfant a des rapports avec quelques-unes de ces productions. Je ne nie pas que l'effet de l'imagination chez une mère ne puisse influer sur le produit de la conception; mais jusqu'à ce qu'une personne enceinte me dise : J'ai eu envie de tel fruit, et je crains que mon enfant n'en soit marqué; qu'une autre me dise : Mon enfant sera un Adonis, parce que je me suis figuré recevoir les embrassemens d'un Apollon, que les faits se réalisent, et cela encore un certain nombre de fois, je ne pourrai croire que l'effet d'une envie ou de l'imagination puisse produire des résultats semblables. Je suis persuadé en outre que ni la crainte de l'une de ces mères, ni les vœux de l'autre ne se réaliseraient, que le contraire même pourrait arriver; c'est-à-dire que la première mettrait au monde un enfant sans la moindre difformité, un enfant des plus beaux, tandis que la seconde accoucherait d'un petit monstre au lieu d'un Adonis. Pourquoi ensuite la nature est-elle si ingrate envers nous, et ne nous fait-elle que des dons insignifians, quelquefois même dégoûtans? Malgré le goût exquis d'une fraise ou d'une grappe de groseilles, ornement de nos vergers, croyez-vous que placée au bout du nez ou sur la figure, elle y ajoute des charmes? Pourquoi la nature, au lieu de réduire ses cadeaux à un petit nombre de fruits qu'elle affectionne plus particulièrement sur des milliers qui couvrent la terre, ne nous donne-t-elle pas les grâces, les talens, la force, le courage, qui distinguent un petit nombre de mortels, pro-

duits certainement bien susceptibles de tenter l'envie et l'imagination d'une femme? Eh, s'il en était ainsi, comme dit *Salgues*, il nous serait facile de faire un peuple de Grâces et de héros! Non, on ne peut pas admettre que ces productions anormales, qui ont d'ailleurs fort peu de rapports avec les objets auxquels on les assimile, soient l'effet d'une vive impression de la mère, ou un effet de son imagination; il faudrait reconnaître alors que ces mêmes phénomènes, qu'on observe sur les animaux, sur des plantes même, sont les résultats de leur imagination, ce qui n'est pas admissible. Ne voit-on pas d'ailleurs tous les jours des enfans naître avec des becs-de-lièvre, avec de prétendues taches de vin, de raisin, etc., dans des pays où on ne trouve aucun de ces produits de la nature? Ce n'est donc point à l'effet de l'imagination qu'il faut attribuer ces phénomènes. Disons qu'il ne nous est pas toujours facile d'en déterminer la cause, mais ne l'attribuons pas à des chimères. Qu'il me soit permis de rapporter à l'article envie le traitement empirique et barbare d'une de ces tumeurs que M. *Dupuytren* a nommée, avec juste raison, *tumeur érectile*, qui cependant fut suivie d'une guérison presque radicale. « Une petite demoiselle, âgée de sept ans, portait une tumeur sanguine volumineuse, de couleur rouge lie de vin, mollasse, irrégulière, pendante, s'étendant depuis l'apophyse mastoïde et l'arcade orbitaire supérieure jusqu'à l'os molaire en avant, et en arrière et en bas jusqu'à l'angle de la mâchoire. La mère prétendait avoir eu envie de crêtes de dindon pendant sa grossesse, et je l'avoue, la tumeur en question avait sous plusieurs points beaucoup de rapports avec cette partie de l'animal. Sous l'influence du traitement suivant, qui dura deux années entières (non continuellement, il est vrai), cette tumeur disparut presque complètement, et prit une couleur analogue à celle des parties saines. Chaque fois qu'une femme accouchait d'un premier enfant, on conduisait la petite demoiselle en question bon gré, mal gré, au lit de la nouvelle accouchée, et là un morceau de placenta était appliqué tout chaud et tout saignant sur la tumeur, et assujetti au moyen d'un bandage que l'on n'enlevait qu'après dessiccation ou putréfaction

complète du placenta. Cette dégoûtante application fut pratiquée au moins une douzaine de fois dans l'espace de deux ans. » Vouloir avancer que cette guérison est due non au morceau de placenta qu'on laissait pourrir sur la tumeur, mais à la compression qu'on exerçait sur elle chaque fois qu'on employait ce ridicule traitement, c'est vouloir, je le sais, se faire passer pour un ignorant aux yeux des commères. N'allez - pas leur dire que les auteurs citent des tumeurs semblables guéries par la simple compression, que vous en avez vu, on ne vous croira pas. Il y a quelques années, lorsque M. le professeur *J. Cloquet* faisait un cours de clinique chirurgicale à l'hospice de l'École de médecine, il se présenta à la consultation une petite fille portant au bout du nez une tumeur du genre de celle dont nous parlons, ressemblant assez bien à une grosse fraise mûre. M. *J. Cloquet* fit exercer une compression sur les parties latérales et antérieures de cette tumeur avec un morceau de bois fendu en trois, et au moyen de cet appareil, elle disparut au bout de quelques mois.

Une découverte est-elle faite, le vulgaire s'en empare, en fait l'application, la généralise, sans consulter l'esprit dans lequel cette méthode a été employée. Ainsi depuis l'usage des sangsues introduites par les médecins, partisans de la méthode antiphlogistique, on trouve dans chaque village de mon département quatre à cinq sangsues conservées précieusement depuis quelquefois plus d'un an, qui ont été appliquées sur cinq à six individus différens, atteints de diverses maladies, et qu'on a transportées quelquefois de village en village. Que d'inconvéniens peuvent résulter de ces procédés! que de maladies peuvent être contractées, de virus inoculés par cette imprudence que l'ignorance seule et le sordide intérêt peuvent faire commettre! Il est des personnes qui en sont prodigues, d'autres avares. M. *Thuilier*, chirurgien en chef de l'hospice de Limoges, a vu un malade atteint depuis fort long-temps d'une fistule lacrymale, sur laquelle 1,825 sangsues avaient été appliquées en différentes fois dans l'espace de quelques mois, et qui fut guéri par le mode opératoire le plus géné-

ralement admis, celui de M. *Dupuytren*. Il en est d'autres qui pour une maladie inflammatoire, quelle que soit son intensité, se font placer trois à quatre sangsues au pli du bras, espérant par là suppléer à la saignée, qu'elles redoutent, parce que, disent-elles, « cela deviendrait habitude, et tous les ans je serais obligée de me faire saigner. » J'ai vu un chirurgien militaire se refuser sous ce frivole prétexte de pratiquer la phlébotomie dans une maladie inflammatoire où elle était indiquée. D'autres personnes abusent au contraire des évacuations sanguines, et en font par là une véritable habitude, qu'on ne pourrait pas interrompre sans danger. Pour la moindre douleur, la moindre incommodité, vite une saignée. « Le sang est un trésor, dit *Primerose*, dont on ne « doit se défaire qu'à dessein de conserver celui qui reste, de même « qu'un navigateur surpris en pleine mer par une tempête jette à l'eau « une partie de ses marchandises pour éviter un naufrage général. »

Les purgatifs sont peut-être de tous les remèdes les plus nuisibles, et pourtant les plus en usage. Il est très-peu de personnes qui ne veuillent être purgées dans le cours ou à la suite d'une maladie. Mais ce sont surtout les éméto-cathartiques et les drastiques qu'on préfère, parce que le vulgaire pense qu'il n'est bien purgé que lorsqu'il a eu de fréquens vomissemens ou d'abondantes évacuations alvines. Si dans l'emploi de ces moyens, qui peuvent devenir funestes et incendiaires entre des mains inhabiles, l'homme de l'art était consulté, il pourrait éviter de grands malheurs en indiquant les cas où il est bon de s'en abstenir et ceux où on peut en faire usage avec succès; mais c'est ce qui n'arrive jamais : on se contente d'aller chez le pharmacien de la ville voisine demander une *médecine* (que celui-ci ne se fait point scrupule de lui vendre sans l'ordonnance du médecin), ou bien de faire usage de quelques plantes, ayant des propriétés drastiques ou émétiques, et que les gens de la campagne cultivent avec soin pour en faire ensuite un usage empirique, telles que l'épurge, *euphorbia latyris;* la coloquinte, *cucumis colocynthis.*

D'autres fois un voisin complaisant viendra, n'importe la maladie, vous inviter à faire usage de sa *pierre à bile*, pierre très en vogue, qui

se trouve dans la pharmacie de chaque médicastre de village, pierre qui n'est rien autre chose que le régule d'antimoine, ou l'antimoine vitrifié, qui, mis en contact avec de l'eau pendant un certain temps, lui communique sa propriété émétique. J'ai vu des malades échanger une légère indisposition contre une gastrite des plus intenses par l'emploi de ces moyens incendiaires. Si cela encore leur servait de leçon! Mais il suffit d'un succès sur mille non-réussites pour que le médicament soit en faveur et préconisé.

Il est une infinité de préjugés consacrés par l'ignorance des lois naturelles les plus simples, et entretenus par l'amour du merveilleux. Je veux parler des années climatériques, des années impaires. Bien des vieillards attachent encore la plus grande importance à leur soixante-troisième, et les alarmes dans lesquelles se jette leur esprit à cette époque peuvent la leur rendre funeste dans bien des cas. Il est encore beaucoup de parens, et même de médecins, qui attendent avec une anxiété qu'ils communiquent au malade l'issue d'un jour critique, les 7^e^, 14^e^ et 21^e^ jour de leur maladie, comme si la nature, différente dans chaque être, avait pu les assujettir tous aux mêmes particularités et choisir pour tous les mêmes modes de terminaison dans leurs maladies!

Il est dangereux, dit-on, de se baigner pendant la canicule (du 24 juillet au 23 août), et si on tombe malade pendant ce laps de temps, des médecins même ne manquent pas de vous demander si vous ne vous êtes pas baigné, et d'attribuer au bain la cause de votre maladie : je pense qu'ils sont dans l'erreur. C'est peut-être même l'époque où les bains doivent être le plus utiles et le plus salutaires, puisqu'ils ont la propriété de tempérer l'ardeur dont le corps se trouve embrasé à cette époque. Je conviens cependant que j'ai vu plusieurs personnes contracter des fièvres intermittentes à la suite d'un bain pris dans la canicule; moi-même j'en ai été atteint 24 heures après m'être baigné : mais il faut avouer que les bains avaient été pris dans des étangs qui, par suite des chaleurs, n'étaient plus alimentés par de l'eau vive; l'eau était croupissante, corrompue, et contenait des matières végétales et

animales en putréfaction. Dans ces cas les bains peuvent être nuisibles. Mais chaque fois qu'on les prendra dans une eau courante, renouvelée, ils seront toujours avantageux, à moins cependant qu'une cause quelconque ne les contr'indique.

La rage, cette maladie si redoutable, et qui est au-dessus des ressources de l'art lorsqu'elle est confirmée, est entièrement abandonnée aux gens à secret. Il existe une famille dans mon département qui seule jouit de la réputation de prévenir cette maladie au moyen d'un secret qui s'est transmis dans la famille depuis des siècles, et qui consiste à toucher, selon le vulgaire, la plaie au moyen d'une pierre par excellence, pierre qui a *la propriété, comme me disait une personne qui avait été traitée par M. D***, de faire blanchir les chairs quand on l'applique sur la plaie.* Pierre enfin qui n'est autre chose que la potasse caustique, ou la pierre infernale. Le traitement, il faut en convenir, est rationnel et est assez généralement couronné de succès. Tout médecin pourrait en faire autant, employer même des caustiques plus prompts et plus puissans, réussir aussi bien que M. D***; mais le vulgaire, qui est toujours disposé à s'attacher à ce qui lui paraît merveilleux et mystérieux, n'aurait aucune confiance à l'homme de l'art, et si la confiance et la force morale entrent pour beaucoup, comme l'ont avancé quelques médecins, dans le traitement de cette affection, alors laissons le malade dans son erreur, laissons-lui croire qu'au moyen du secret de M. D*** il ne sera point atteint de la rage; dans ce cas l'erreur pourrait être avantageuse.

Ce que nous avons dit de la rage peut s'appliquer à la morsure de la vipère; le nombre seulement des guérisseurs est plus grand que pour la rage: les commères même s'en mêlent. Si vous dites à l'un que son vin ou son eau-de-vie dans lequel il aura fait macérer quelques plantes d'une vertu admirable, selon lui, en pareil cas, est un moyen bien faible; que l'autre avec des plantes pilées et appliquées sur la morsure n'est à même d'obtenir aucun bon résultat; enfin que ce dernier avec sa tête de serpent qui a la propriété de dompter le venin est ridicule, ils s'écrieront tous à la fois : C'est mauvaise foi et

entêtement de votre part; voyez les faits, voyez nos cures admirables, rendez-vous à l'évidence! — Vous avez des secrets pour dompter le venin, dites-vous ; vous comptez mille succès ! J'en suis fâché pour vous; mais ce qui diminue beaucoup l'effet de vos prétendus spécifiques et rend vos succès faciles, c'est qu'il est démontré aujourd'hui que le venin de la vipère n'est pas mortel; il cause de vives douleurs, produit l'inflammation et la tuméfaction du membre par où le venin a été inoculé, tuméfaction qui se propage quelquefois par tout le corps, et jette le malade dans un état voisin de la mort, mais il ne la détermine point; l'action des forces vitales surmonte presque toujours l'action du venin. Ces expériences ont été répétées cent fois à Paris et à Londres. Il en serait autrement, l'art possède des moyens sûrs et prompts dans leurs effets, et non capables, comme les vôtres, d'aggraver le mal.

Rien de plus injuste que l'ignorant, aussi rien de plus ingrat. Qu'un médecin guérisse un malade contre l'attente générale plus tôt qu'on ne le pensait, on ne fait aucun cas de sa cure; et s'il a reçu quelques conseils des commères, des savans de son village, on ne manquera pas d'attribuer la guérison à ces derniers. Le médecin n'aura pas fait grand'chose, on aura même quelquefois l'effronterie de dire qu'il a fait plus de mal que de bien. On ne tient donc aucun compte des réussites. Si, au contraire, le malade vient à succomber malgré le traitement le plus convenable, le mieux dirigé, l'ignorant ne manquera pas de dire que c'est le médecin qui l'a tué : s'il l'a saigné ou lui a fait appliquer quelques sangsues, on dit qu'il a ôté tout son sang. Pour un organe essentiel à la vie atteint d'inflammation intense, n'allez pas après une saignée commander une application de 30 sangsues, par exemple. J'aime mieux mourir, vous dira le malade, plutôt que de perdre tant de sang. Je suis persuadé que les médecins qui pratiquent dans mon arrondissement n'ont jamais pu obtenir dans les campagnes de faire appliquer 30 sangsues à la fois. Je suis persuadé en outre que leur ordonnance n'aurait pas été exécutée, et qu'ils se seraient perdus de réputation si le malade avait succombé.

Le vulgaire voudrait qu'on changeât de remède à chaque instant, afin d'être, selon lui, plus tôt guéri; ce qui est de toute absurdité; et comme il pense qu'un remède doit emporter une maladie comme un coup de canon doit abattre un homme, la guérison est toujours attribuée au dernier moyen employé, bien que, quoique différente, son action soit souvent la même que celle du premier, ou le premier sous une autre forme. Dans cette croyance, si vous ne changez pas vos ordonnances ou ne prescrivez pas quelque médication nouvelle pour contenter ou calmer l'imagination de votre malade, il appellera un autre médecin. Quand vous abattez un arbre, est-ce le centième coup qui le renverse? Non, certainement; cependant, sur les cent coups qu'il aura fallu pour abattre cet arbre, le dernier médecin n'aura porté que le centième; ce sera lui cependant qui aura toute la gloire, tandis que tous les torts retomberont sur le premier : heureux encore si ce confrère, qui n'aura presque rien fait, ne jette pas aussi du ridicule sur vous !

Des moyens différens, opposés même, peuvent convenir à la même maladie : c'est ce que les gens étrangers à la médecine ne peuvent pas comprendre. D'après ces personnes, chaque maladie a son spécifique; aussi, si, dans le cours d'une maladie, deux médecins sont appelés, et que les ordonnances du second ne soient pas les mêmes que celles du premier, on en conclut que celui-ci traitait mal son malade, et que le second lui a ordonné tout le contraire de l'autre. Mais connaissez-vous assez les propriétés des médicamens pour assurer que puisqu'ils ne sont pas les mêmes, leurs effets doivent être différens? Tous les jours cependant nous voyons des praticiens combattre avec succès des inflammations, par exemple, par des saignées générales, par des sangsues, par des bains, des topiques émolliens, des révulsifs, des purgatifs, etc.; mais à l'homme de l'art seul il appartient de tirer parti de ces moyens différens, et de les associer convenablement les uns aux autres.

Jusqu'à ce que l'instruction, les progrès de la civilisation et de l'esprit humain aient répandu les lumières dans le département de la

Haute-Vienne, il y aura de l'ignorance et des erreurs, et quiconque sèmera dans ce champ est sûr de faire d'abondantes moissons. Qu'un soi-disant sorcier vous parle de revenans, de magie, vous vante son pouvoir surnaturel, vous ajouterez pleine et entière confiance à ce qu'il vous dira, parce qu'il parlera comme vous, d'après vos croyances; qu'un charlatan vienne étaler sur nos places publiques son babil et son ignorance, qu'il vous prône son incomparable spécifique contre tous les maux, vous l'entourerez et achèterez à l'envi sa précieuse panacée : C'est un homme savant, direz-vous; il parle bien ; comme si, dit *Stoll*, on guérissait ses malades par éloquence. Qu'un homme recommandable par son instruction se présente à vous avec trente ans d'expérience, et vous dise : Il n'y a pas de sorciers, il n'y a que des ignorans, des personnes d'un esprit faible et borné, capables d'ajouter foi à tous ces enchanteurs, vous ne le croirez pas, parce qu'il ne flattera pas vos opinions; vous ne le croirez pas non plus, s'il vous dit que tous ces charlatans qui courent de ville en ville sont des imposteurs qui ne cherchent que leur intérêt, et dont tout le beau talent est de savoir chèrement vendre leurs drogues, tout en feignant de vous les donner pour rien; vous ne le croiriez pas, même quand vous auriez été victimes de leur ignorance et de leur imposture, tant les préjugés sont difficiles à vaincre! Voici un fait qui prouve combien le peuple de mon département est simple et facile à tromper. Un jour de fête d'une commune du département de la Haute-Vienne, un charlatan, au son du clairon et du tambour, avait réuni autour de sa voiture tous les gobe-mouches de deux lieues à la ronde, et débitait amplement de ses essences et de son élixir universel, lorsque de jeunes collégiens résolurent de se divertir un moment aux dépens des badauds et du pauvre sire; ils s'affublent de costumes grotesques, s'entourent d'un orchestre de campagne, et après avoir fait large provision de pilules de mie de pain et de paquets de foin, se placent sur une voiture, en face de notre pauvre charlatan, l'atterrent sous le poids de leur éloquence, attirent tous les curieux de leur côté, et forcent le médicastre à abandonner la place,

faute d'auditeurs et d'acheteurs, tandis que nos malins espiègles parviennent à vendre pour plus de quarante francs de pilules de mie de pain.

Pourquoi ces prétendus médecins se font-ils des prosélytes? C'est qu'ils promettent toujours de vous guérir. Il n'est point de maux qui puissent, selon eux, leur résister ; ils vous disent d'un ton assuré : Rien de plus aisé que de vous tirer d'affaire ; vous guérirez, je vous en donne ma parole d'honneur.

Perfacile id quidem est
Summum futurum ; meâ ego id promitto fide.

PLAUTE.

Jamais médecin, comme nous l'avons déjà dit, ne peut faire de telles promesses à ses malades, vu qu'elles peuvent ne pas se réaliser.

Le genre de charlatanisme n'est pas le même dans chaque pays. Nous n'avons point, comme à Paris, de ces robs, de ces élixirs, de ces mixtures, dont les effets infaillibles sont placardés sur les murs ou détaillés sur de pompeux prospectus; mais on conserve précieusement une vieille recette qu'on emploie pour les maux les plus disparates; on en fait de la chirurgie, de la médecine ; on l'administre aux hommes, aux animaux. J'ai vu une de ces précieuses recettes, qui n'était qu'un amas de substances purgatives et drastiques, administrée par son ignorant possesseur pour un mal de dents ; j'en ai vu un autre administrer la crème de tartre dans une pneumonie, dans une gastro-entérite ; la crème de tartre dans une phthisie au troisième degré, lorsqu'il y avait marasme et dévoiement.

Il est des médecins qui ne sont pas exempts eux-mêmes de charlatanisme. Sont-ils appelés dans un village pour voir un malade, ils s'informent s'il y en a d'autres dans le même endroit, de leur propre mouvement se rendent auprès d'eux, et tout en feignant de s'apitoyer sur leur sort, leur conseillent de faire usage d'une potion qu'ils ont sur eux, et ont ensuite soin de faire payer leur visite et leurs remèdes et au malade qui les a appelés,et à celui dont ils ont mendié la

clientelle ; d'autres fois, pour donner plus de prix à leur savoir et à leurs médicamens, ils ont soin de vous dépeindre comme une maladie des plus graves une légère indisposition ; mais, disent-ils, malgré l'intensité du mal, j'espère vous tirer bientôt de là ; et voilà, voilà comment on usurpe des réputations, et comment on se fait une clientelle !

Anathème ! anathème ! va-t-on s'écrier. A l'impiété ! diront les commères. C'est un jaloux ! diront les médicastres. Jaloux ! l'ignorance ne fait pas de jaloux, pas plus que les absurdités. Selon vous, diront certains esprits forts, la médecine est donc infaillible ! S'il en est ainsi, pourquoi un médecin perd-il des malades? Je répondrai à ces prétendus savans, à ces profonds raisonneurs : Non, la médecine n'est pas infaillible ; oui, il est des maladies qui sont au-dessus des ressources de l'art ; mais nous les connaissons ; nous sommes à même d'en atténuer les souffrances, de verser un baume consolateur sur les jours d'un malheureux voué à une mort certaine ; tandis que vous, avec vos sortiléges, vos spécifiques, vos drogues, vous ne faites souvent qu'abréger les jours du malheureux qui a été assez imprudent pour ajouter foi à vos secrets, à vos conseils. Je vais plus loin ; je dis qu'un médecin peut se tromper ; mais qu'en conclure en votre faveur? C'est une preuve de plus contre vous. Si celui qui a passé sa jeunesse au milieu des morts et des mourans, sa vieillesse au milieu des malades pour approfondir les sciences médicales et arriver à des résultats avantageux pour la société, se trompe, vous, ignorans, que devez-vous faire? Les fautes du médecin tournent à son avantage, à celui de l'humanité ; tandis que vous, dans votre crasse et ignorante routine, vous êtes aussi incapables de profiter de vos fautes que de vos succès. De célèbres praticiens, à l'exemple du Père de la médecine, mettant l'amour-propre de côté, pour être utiles à la société, pour éviter à leurs confrères de tomber dans les mêmes erreurs, ont eu la générosité de publier leurs fautes ; mais vous, vils charlatans, vous avez trop de mauvaise foi pour avouer les vôtres. La crainte de dévoiler votre insuffisance, votre sordide intérêt, la crainte de la

sévérité des lois, vous forcent à vous taire ; mais votre conscience est-elle pure et sans reproche ?

Il est encore d'autres erreurs que les bornes de cet opuscule ne me permettent pas d'indiquer : d'ailleurs mon but n'est pas de parcourir ce long chemin d'erreurs que suit l'esprit humain pour arriver à la vérité ; j'ai cru seulement devoir m'arrêter à celles qui peuvent être préjudiciables à l'homme. J'écrivais pour mes compatriotes, pour le paisible habitant des campagnes ; je désire pouvoir lui dessiller les yeux et arracher quelques victimes à l'ignorance. Si j'ai atteint ce but, ma tâche est remplie.

PROPOSITIONS.

I.

Le vulgaire peut commettre les erreurs les plus graves et les plus préjudiciables à sa santé, en se dirigeant d'après des principes faux sur la nature et le traitement des maladies.

II.

Des maladies peuvent se guérir sans le secours de l'art, si le malade ne fait rien pour les augmenter.

III.

Dans d'autres maladies la nature est non-seulement impuissante, mais elle tend encore à augmenter la maladie.

IV.

Les ouvrages en médecine ne peuvent que devenir dangereux entre les mains du vulgaire, parce qu'ils sont au-dessus de sa portée, et que ceux que l'on prétend être mis à la portée des gens du monde, sont incomplets et inexacts.

V.

Lorsqu'un malade se présente, la première chose à faire est de dé-

terminer quel est l'organe affecté, ce qui n'est pas toujours facile pour le médecin, à plus forte raison pour le vulgaire.

VI.

Il est plus avantageux d'arrêter une maladie que de la laisser marcher, et plus facile de l'arrêter à son début que lorsqu'elle a parcouru plusieurs périodes.

VII.

L'art et la nature sont impuissans lorsqu'il y a désorganisation et affection générale.

VIII.

Des substances médicamenteuses qui, introduites dans l'estomac, ont produit cent fois de bons effets, peuvent la cent unième fois y déterminer une phlegmasie.

IX.

Il est impossible d'affirmer qu'on a guéri une maladie par un moyen, si l'expérience n'a pas déterminé la valeur de ce moyen, et l'anatomie pathologique l'existence de cette maladie.

FIN.